



Fabula / Les Colloques
Politiques de la littérature. Fortunes et infortunes
d'une formule critique

Le partage du littéraire

The distribution of the literary

Julien Jeusette



Pour citer cet article

Julien Jeusette, « Le partage du littéraire », *Fabula / Les colloques*, « Politiques de la littérature. Fortunes et infortunes d'une formule critique », URL : <https://www.fabula.org/colloques/document13936.php>, article mis en ligne le 23 Juin 2025, consulté le 06 Juillet 2025

Le partage du littéraire

The distribution of the literary

Julien Jeusette

Pendant longtemps, la littérature contemporaine a été présentée comme le fruit d'une séparation d'avec une période antérieure : les discours critiques ont davantage insisté sur les discontinuités que sur les continuités historiques. L'accent mis sur le motif du retour, en particulier, a façonné l'image d'une littérature *en rupture* qui pourtant *renoue* : rupture avec les « formalismes » des années 1960-70, renouement avec une continuité anhistorique, à savoir la « narration », qui constituerait son essence véritable. Est-ce un hasard, pourtant, si ce retour au réel et au récit, salué avec soulagement par de nombreux journalistes et spécialistes de littérature, date des années 1980, une décennie que François Cusset qualifie de « grand cauchemar » intellectuel, social et politique (Cusset, 2008) ? Si la littérature retrouve sa vocation première au moment même où s'achèvent les années 68 et où s'ouvre une « période de restauration » (Quintane, 2011, p. 195) ? Fin de l'Histoire, fin du Formalisme – tandis que la pensée critique s'arrache les cheveux, une certaine critique littéraire jubile.

Si chaque époque historique voit s'affronter différentes politiques de la littérature, des politiques de la *critique*, divergentes elles aussi, leur correspondent¹. Sans nier le tournant narratif qui s'opère à partir des années 1980 dans la littérature française, le motif normatif du « retour » ainsi que le partage tranché entre *formalisme* (avant) et *narration* (maintenant) ont été remis en question. C'est notamment à la suite de la publication du manifeste « Pour une littérature-monde en français » (2007) dans le journal *Le Monde* qu'une série de prises de position contradictoires se sont fait entendre – sans doute parce que les déclarations grandiloquentes du texte cristallisaient, dans leur nudité manifestaire, une série de lieux communs traversant le champ de manière moins affirmée. Des écrivains et des chercheurs, comme Camille de Toledo (2008), Mathieu Larnaudie (2009), Jean-Marie Gleize (2009) ou encore Bruno Blanckeman (2010), se sont ainsi attachés à complexifier un tel discours (parfois en se référant au manifeste, parfois non), en

¹ Précisons d'emblée : lorsque Jean-François Hamel (2014) et Benoît Denis (2000) analysent les « politiques de la littérature », ils envisagent moins les textes de manière interne que les discours sur la littérature, et en particulier ceux qui traitent du rapport de la littérature au social (par exemple, l'affirmation que la littérature transforme le monde, ou que la littérature fonctionne en vase clos, etc.). Comme on va le voir, ce que j'entends ici par « politiques de la critique » déborde ce cadrage.

soulignant les *continuités* entre l'époque du Nouveau roman et la littérature contemporaine, en mettant en avant d'autres corpus, en insistant sur d'autres généalogies².

Erika Fülöp a par ailleurs mis en évidence les présupposés moraux qui sous-tendent l'insistance sur le motif du retour : « puisque le récit *peut*, il *doit* servir la bonne cause qui consiste à nous préparer à faire face au monde dans sa multiplicité déroutante et à prendre des décisions éthiques. Tout récit qui ne profite pas de cette capacité manque quelque chose, manque à son devoir, et se voit attribuer une moindre valeur. » (Fülöp, 2018) Dans cette perspective, les œuvres qui privilégient l'expérimentation formelle au détriment de la narration apparaissent *de facto* comme narcissiques et vaines³. Comme le note Fülöp, un tel manichéisme relève du *storytelling*, ou du « grand récit » critique – et celui-ci imprègne encore une part non négligeable des discours sur la littérature contemporaine. En 2021, dans l'introduction au dossier « Politiques de la littérature » de la revue *Esprit*, Anne Dujin et Alexandre Gefen le condensent en une phrase : « Revenue de l'impasse formaliste depuis le tournant du XX^e siècle, la littérature est redevenue le lieu privilégié où peut être pensée une expérience humaine partageable. » (Dujin et Gefen, 2021)

Cet article se propose de réfléchir aux *politiques de la critique*, formule qui recouvrira ici deux sens différents et complémentaires : 1° toute critique est politique, en ce sens qu'elle influe sur ce que l'on appellera (en adaptant une formule bien connue de Jacques Rancière) le *partage du littéraire* ; 2° à chaque époque, différents discours critiques luttent pour fixer, ou pour modifier, un certain partage du littéraire.

Le partage du littéraire

La notion de « partage du sensible » de Rancière permet de saisir ce qu'a de politique un discours critique, et ce d'autant plus que le mot « critique » implique en tant que tel le discernement et le partage :

Le partage du sensible fait voir qui peut avoir part au commun en fonction de ce qu'il fait et du lieu où il est. [...] Cela définit le fait d'être ou non visible dans un espace commun, doué d'une parole commune, etc. Il y a donc, à la base de la politique une « esthétique » [...] : un découpage des temps et des espaces, du visible et de l'invisible, de la parole et du bruit qui définit à la fois le lieu et l'enjeu de la politique comme forme d'expérience. (Rancière 1999)

² En 2004, un ouvrage collectif important allait déjà dans ce sens (Blanckeman et Millois, 2004).

³ Encore faut-il s'accorder sur ce que l'on entend par « narratif » et par « formalisme ».

Transposée au champ littéraire, cette conceptualisation engage les questions suivantes : quels textes sont visibles ou invisibles, audibles ou inaudibles dans tel espace commun ? Quels textes méritent ou ne méritent pas d'être lus, et par qui ? Comme le marché, l'institution scolaire, les maisons d'édition ou les prix, mais sur un mode différent, la critique littéraire – au sens général d'un discours public qui porte sur des œuvres (de l'essai universitaire à la recension en ligne) – est politique en ce sens qu'elle influe sur ce qu'on pourrait appeler le *partage du littéraire*. En sélectionnant un corpus, en décrivant une tendance, en élisant un roman à chroniquer, en dé/valorisant un genre, un auteur ou un mouvement, le discours critique contribue à départager les textes qui peuvent ou ne peuvent pas « avoir part au commun ». En ce sens, le descriptif y est toujours déjà normatif.

Il y a « politique de la critique » en ce sens que différents types de partages coexistent sur un mode agonistique – de manière interne, mais aussi de manière externe (contre la logique du marché, par exemple). À chaque époque, certaines positions dominant au point de fixer, provisoirement, un partage donné, tandis que d'autres s'emploient, tant bien que mal, à le remettre en cause. Aujourd'hui, comme on l'a vu, le discours métalittéraire qui valorise plus ou moins implicitement le narratif et l'éthique (en l'appelant parfois « politique ») a tendance à dominer l'espace public. Une telle hégémonie est pourtant sans cesse contestée, et le reste de cet article se penchera sur un ensemble de discours critiques qui s'affichent en décalage par rapport à ce « grand récit », et qui s'efforcent, par diverses stratégies, de faire valoir un partage du littéraire différent.

Avant d'y venir, notons que Rancière lui-même prend rarement en considération un tel partage dans ses réflexions sur la littérature : lorsqu'il examine la capacité d'un texte à bouleverser la distribution hégémonique du sensible, il s'y intéresse uniquement de manière interne. En d'autres termes, les lectrices et lecteurs sont présumés. Il est évident, pourtant, que l'œuvre la plus politique (au sens où il l'entend) n'a aucun effet sur le partage du sensible si elle n'est pas lue ou entendue.

Mode d'existence du sous-champ d'un sous-champ

Tout en déplorant le « vide critique abyssal » (Cusset, 2008, p. 21) des deux dernières décennies du XX^e siècle, François Cusset y perçoit quelques poches de résistance, et notamment du côté du champ littéraire : en marge du roman français qui « ronronne, englué dans le psychologisme des intrigues bourgeoises et le naturalisme à l'ancienne » (Cusset, 2014, p. 104), une série de textes ouvrent des

voies nouvelles, expérimentales et hétéroclites. Toutefois, situés dans un sous-champ du sous-champ littéraire qu'est la production poétique, ils demeurent sous les radars médiatiques et universitaires. L'opérateur majeur qui en intensifie alors l'existence est la *Revue de littérature générale (RLG)*, que montent en 1994-1995 Pierre Alferi et Olivier Cadiot. Le geste critique de Cusset, qui consiste à faire entendre les « propositions inaudibles » (Cusset, 2014, p. 112) de la revue en les opposant à l'ensemble de la production romanesque de l'époque, est sans doute tout aussi réducteur que celui qui (sur)valorise le tournant narratif – il est toutefois *politique*, au sens où il suggère, par la mise en lumière de textes quasiment invisibles, un autre partage du littéraire.

Pour amplifier le geste de Cusset, il convient d'ajouter à la *RLG* d'autres revues créées au cours de cette décennie, comme *Java*, *Nioques*, ou *Poézi prolétèr*, qui toutes s'emploient à faire exister et à promouvoir des textes ne s'inscrivant ni dans le retour au récit ni dans le retour au lyrisme, sans pour autant verser dans l'autoréférentialité. Bien souvent, au contraire, ces œuvres conçoivent l'expérimentation formelle comme indissociable d'une prise de position politique⁴. En dehors de ces revues, deux ouvrages font alors date : *Heroes are heroes* (1994) de Manuel Joseph et *Un ABC de la Barbarie* (1998) de Jacques-Henri Michot. Revendiqués plus tard comme modèles ou précurseurs par toute une génération d'écrivains politiques – de Christophe Hanna à Sandra Lucbert, en passant par Nathalie Quintane, Frank Smith ou Charles Pennequin –, ces textes sont alors publiés dans un silence critique presque absolu. Ce n'est qu'une quinzaine d'années plus tard, en 2009, que Jean-Marie Gleize propose l'étiquette de « post-poésie » (Gleize, 2009, p. 38), dont il se revendique lui-même en partie, pour nommer et décrire une série d'œuvres qui s'inscrivent dans le sillage de Joseph et de Michot. En 2011, la parution du recueil « *Toi aussi tu as des armes* ». *Poésie et politique* aux éditions La fabrique constitue une nouvelle étape, déterminante, dans le processus de reconnaissance et de légitimation de cette production. Dans un entretien enregistré la même année, Christophe Hanna note un changement dans le regard porté sur ces « nouvelles écritures politiques », et remarque que la presse s'y intéresse davantage qu'auparavant⁵.

Concernant ce corpus post-poétique⁶, il y aurait donc un long moment de relative invisibilité, suivi d'un début de reconnaissance publique au tournant des années 2010. S'il est évident que le partage du littéraire n'a pas été radicalement

⁴ Au sujet de ses premiers textes, parus au milieu des années 1990, Nathalie Quintane écrit : « j'ai toujours pensé qu'écrire deux cents pages sur les chaussures était un acte politique suffisamment évident pour que je n'aie pas à le redire autrement que je l'avais dit en l'écrivant » (Quintane, 2014, p. 197).

⁵ « Depuis quelques mois, je constate que la presse est, plus que d'habitude, attentive à la parution de certaines formes de production littéraire qu'elle a pour coutume de reverser dans le domaine indéfini de la "poésie contemporaine", espace complémentaire des "vrais" genres actuels (le roman, l'essai). » (Hanna, 2011, p. 62-65).

bouleversé, la critique universitaire se montre désormais plus attentive à ces œuvres, comme en témoignent articles (de Jean-François Hamel et d'Yves Citton, notamment), livres d'entretien, dossiers de revue, thèses, colloques, et ainsi de suite⁷. Dans le point suivant, je m'intéresserai aux stratégies qu'ont employé les écrivains de ce corpus pour faire valoir un partage du littéraire différent, précisément au moment où ils n'attendent rien du monde universitaire ni de la critique médiatique – c'est-à-dire entre le milieu des années 1990 et 2011.

La critique autochtone

Florent Coste et Justine Huppe se sont récemment penchés sur les « enquêtes, rapports et autres expertises sauvages » (Coste & Huppe, 2022, p. 16) produits par une série de post-poètes au sujet de leur propre condition. À côté de ces fascinantes « sociologies autochtones » (Coste & Huppe, 2022, p. 11), les écrivains de ce corpus produisent également une somme imposante de *discours critiques* autochtones – dans des préfaces, sur des blogs, mais aussi dans des ouvrages théoriques publiés aux éditions Questions théoriques, Al Dante, et aux Presses du Réel. À chaque fois, il s'agit de répondre à deux problèmes principaux auxquels leurs textes sont confrontés au sein du partage du littéraire dominant : une situation de relative invisibilité sociale et une dimension expérimentale qui ne cadre pas avec l'horizon d'attente habituel des lectrices et lecteurs. Si le degré d'existence d'une œuvre importe à tout écrivain, celui-ci prend une importance supplémentaire lorsque les textes en question ont une vocation politique et se vouent, même modestement, à transformer le monde.

La stratégie principale de ces auteurs pour amplifier le degré d'existence de leurs œuvres consiste ainsi à produire eux-mêmes les discours d'escorte qui les accompagnent. Il est impossible d'entrer ici dans le détail de ces discours qui prennent des formes très différentes (de l'article pamphlétaire à l'essai théorique), mais notons que l'effort critique est considérable⁸. Christophe Hanna, par exemple, a publié deux ouvrages de théorie littéraire (2002, 2010), un nombre important d'articles, et il a préfacé un ou plusieurs ouvrages poétiques ou théoriques de Franck Leibovici, Jean-Marie Gleize, Dominiq Jenvrey, Olivier Quintyn, et Cyrille

⁶ J'emploie ici cette catégorie de façon large, en y incluant des écrivains qui ne revendiquent pas nécessairement cette étiquette, mais dont l'œuvre correspond, du moins en partie, à la définition qu'en donne Jean-Marie Gleize dans *Sorties* : les post-poètes « se caractérisent (et c'est ce qui est le plus immédiatement spectaculaire) par les dispositifs de montage qu'ils mettent en œuvre : citations, prélèvements, échantillonnages, boucles, formatage, compactage, hiérarchies graphiques, etc. » (Gleize, *Sorties*, p. 42).

⁷ Notons toutefois que dans le dernier chapitre de *La littérature engagée* qui porte sur la littérature contemporaine, Sylvie Servoise ne fait aucune mention du corpus « post-poétique » (Servoise, 2023).

⁸ Le texte introductif de Pierre Alferi et d'Olivier Cadiot au premier volume de la *Revue de littérature générale* constitue l'une des premières manifestations de ce type de discours (Alferi & Cadiot, 1995).

Martinez⁹. Dans ce sous-champ où tombe la partition entre les écrivains et les critiques, entre les praticiens et les théoriciens, les discours d'escorte visent à rassembler une constellation d'œuvres singulières autour d'un projet commun de refonte et de repolitisation de la littérature, tout en cherchant à apporter une certaine légitimité à ce projet, en établissant des filiations, en décrivant les traits communs entre des pratiques d'une grande diversité, et en réfléchissant à l'efficacité sociale de ces productions.

Nombreux sont les auteurs qui, constatant l'inaptitude de la théorie littéraire à saisir leurs œuvres, se proposent de *réinventer* cette même théorie, tout en revendiquant une extension du domaine du littéraire. « Qui voudra étudier un certain pan de la poésie de ce début de 21^e siècle, note Franck Leibovici, devra le faire, non pas en suivant des études littéraires, mais en lisant des ouvrages d'anthropologie et de *media studies* » (Leibovici, 2020, p. 10). De tels textes réflexifs sont d'autant plus intéressants que la situation marginale dont ils sont issus leur confère une liberté formelle qui décloisonne, encore une fois, les frontières entre l'écriture théorique et l'écriture créative. Quand Leibovici rédige son essai exclusivement en minuscules, Christophe Hanna ajoute, dans *Poésie action directe* (2002), des encadrés en marge de son texte qui reprennent des critiques lui ayant été adressées lors de conférences ou de discussions informelles.

Loin de se réduire au témoignage d'un petit monde fonctionnant en quasi-autarcie, ces discours autochtones constituent autant d'efforts politiques pour sortir les œuvres de l'entre-soi où elles se trouvent reléguées malgré elles, du fait de la puissance structurante du partage du littéraire hégémonique.

⁹ Plus récemment, Nathalie Quintane développe elle aussi une activité de préfacière (à des ouvrages de Rodionoff, Balestrini, Tarkos) : « Je me suis mise à écrire des préfaces... des préfaces pour tous ces livres géniaux que je n'ai pas écrits... » (Loret, 2021).

BIBLIOGRAPHIE

« Pour une littérature-monde en français », *Le Monde des Livres*, 15 mars 2007, en ligne : https://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/15/des-ecrivains-plaident-pour-un-roman-en-francais-ouvert-sur-le-monde_883572_3260.html, consulté le 10 avril 2025.

ALFERI Pierre et CADIOT Olivier, *Revue de littérature générale*, vol. 1, Paris, P.O.L., 1995.

BLANCKEMAN Bruno, « Objectif : réel », Barbara Havercroft, Pascal Michelucci et Pascal Riendeau (dir.), *Le roman français de l'extrême contemporain. Écritures, engagements, énonciations*, Montréal, Nota bene, 2010, "Contemporanéités", p. 223-234.

BLANCKEMAN Bruno et MILLOIS Jean-Claude, *Le roman français aujourd'hui : Transformations, perceptions, mythologies*, Paris, Prétexste, 2004.

COSTE Florent et HUPPE Justine, « Le public des poètes est-il le seul problème public des poètes ? Sociologies autochtones et allégories politiques de la poésie », *L'Esprit créateur*, vol. 62, n° 1, 2022, p. 16.

CUSSET François, *La Décennie. Le grand cauchemar des années 1980*, Paris, La Découverte, 2008.

CUSSET François (dir.), *Une histoire (critique) des années 1990. De la fin de tout au début de quelque chose*, Paris, La Découverte, 2014.

DENIS Benoît, *Littérature et engagement. De Pascal à Sartre*, Paris, Seuil, 2000.

DUJIN Anne et GEFEN Alexandre, « Introduction », dans *Politiques de la littérature*, *Revue Esprit*, juil./août 2021, en ligne : <https://esprit.presse.fr/article/anne-dujin-et-alexandre-gefen/politiques-de-la-litterature-43445>, consulté le 10 avril 2025.

FÜLOP Erika, « Retour sur le "le retour du récit" : storytelling dans la critique littéraire », *Raisons publiques. La revue des humanités politiques*, juin 2018.

GLEIZE Jean-Marie, *Sorties*, Paris, Questions théoriques, 2009.

HAMEL Jean-François, « Qu'est-ce qu'une politique dans la littérature ? Éléments pour une histoire culturelle des théories de l'engagement », Laurence Côté-Fournier, Élyse Guay et Jean-François Hamel (dir.), *Politiques de la littérature. Une traversée du XX^e siècle*, Montréal, Cahiers Figura, n° 35, 2014.

HANNA Christophe, « Nouvelles écritures politiques », *Art 21*, n° 30, printemps 2011, p. 62-65.

HANNA Christophe, *Poésie action directe*, Aix-en Provence, Al Dante, 2003.

LEIBOVICI Franck, *des opérations d'écriture qui ne disent pas leur nom*, Paris, Questions théoriques, 2020.

LARNAUDIE Mathieu, « Propositions pour une littérature inculte », *NRF*, n° 588, 2009, p. 338-354.

LORET Éric, « Entretien avec Nathalie Quintane », *AOC*, 9 janvier 2021, en ligne : <https://aoc.media/entretien/2021/01/08/nathalie-quintane-la-democratie-niche-parfois-dans-la-poesie-a-defaut-detre-ailleurs-%E2%80%AF/>, consulté le 15 avril 2025.

QUINTANE Nathalie, « Astronomiques assertions », *“Toi aussi tu as des armes”*. *Poésie et politique*, Paris, La Fabrique, 2011, p. 175-197.

QUINTANE Nathalie, « Pourquoi l'extrême-gauche ne lit pas de littérature ? », *Les années 10*, Paris, La Fabrique, 2014, p. 175-189.

RANCIÈRE Jacques, « Le partage du sensible. Entretien », *Multitudes. Revue politique artistique philosophique*, 1999, en ligne : <https://www.multitudes.net/le-partage-du-sensible>, consulté le 10 avril 2025.

SERVOISE Sylvie, *La littérature engagée*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je », 2023.

TOLEDO Camille de, *Visiter le Flurkistan ou les illusions de la littérature monde*, Paris, PUF, 2008.

WOURM Nathalie, *Poètes français du XXI^e siècle : entretiens*, Leyde, Brill/Rodopi, 2017.

PLAN

- [Le partage du littéraire](#)
- [Mode d'existence du sous-champ d'un sous-champ](#)
- [La critique autochtone](#)

AUTEUR

Julien Jeusette

[Voir ses autres contributions](#)

Käte Hamburger Centre, Saarland University, julien.jeusette@khk.uni-saarland.de